

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse

Band: 11 (1920)

Artikel: La méthode Montessori au Tessin

Autor: Briod, Louise

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-110689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La méthode Montessori au Tessin.

Introduction.

Nous ne voulons pas faire ici un exposé détaillé de la méthode Montessori. Nous renvoyons ceux qui ne la connaissent pas encore à l'ouvrage de la doctoresse Montessori : « Les Case dei Bambini » (La méthode de la pédagogie scientifique appliquée à l'éducation des tout petits). Traduction française de M^{me} H. Gailloud, éditée sous les auspices de l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève.

Nous relèverons cependant les principes essentiels édictés par cette méthode d'éducation, principes qui sont loin d'être arbitraires, puisqu'ils sont le résultat de nombreuses expériences qui ont prouvé leur valeur.

« Nous avons pris pour base unique, dit M^{me} Montessori, la liberté des élèves. La méthode pédagogique de l'observation a pour base la liberté de l'enfant. Or, qui dit liberté dit activité.

» Ce principe est difficile à comprendre pour les tenants de l'école usuelle. Comment obtenir de la discipline dans une classe d'enfants libres ?

» Selon notre idée, la discipline, fondée sur la liberté, doit nécessairement être active. On ne peut pas dire qu'un individu soit discipliné parce qu'on l'a rendu artificiellement immobile comme un paralytique, et silencieux comme un mort ; celui-là est un être annihilé et non discipliné.

» Nous appelons discipliné celui qui peut disposer de sa personne, et qui, dès lors, est maître de lui-même quand il s'agit de suivre une règle de vie.

» Une pareille discipline active n'est pas facile à comprendre

ni à obtenir, mais elle contient un très noble principe éducatif, bien différent des moyens de coercition employés jusqu'ici.

» Il faut à la maîtresse une technique spéciale pour conduire l'enfant sur cette voie de discipline, où il devra marcher toute la vie, en avançant vers la perfection. En apprenant à se mouvoir et non à rester tranquille, l'enfant se prépare non à l'école mais à la vie. Il prend l'habitude de la correction.

» La liberté doit avoir pour *limite* l'intérêt collectif, et pour *forme* ce que nous appelons l'éducation des manières et des actes. Nous devons donc interdire aux enfants ce qui peut offenser les autres ou leur nuire, et ce qui a un caractère d'impolitesse ou de grossièreté. Toute autre manifestation, quelle qu'elle soit, mais revêtant un but utile, doit être non seulement permise, mais encore observée soigneusement.

» Nous ne pouvons supposer quelles auraient été les conséquences d'un acte spontané arrêté brusquement, lorsque l'enfant commençait à peine à agir ; nous avons peut-être interrompu la vie elle-même. L'humanité, qui se manifeste avec ses splendeurs intellectuelles durant les belles années de la première enfance, devrait être respectée avec une vénération presque religieuse. Le seul acte éducatif vraiment utile sera celui qui aidera le complet épanouissement de la vie.

» Pour arriver à ce but, il est nécessaire d'éviter rigoureusement d'arrêter des mouvements spontanés ou d'imposer des actes de sa propre volonté. Il faut excepter pourtant le cas où l'enfant voudrait se livrer à des actions mauvaises ; celles-ci devront être étouffées. »

Dans les Case dei Bambini, on assure donc aux enfants la liberté, le développement spontané ou, pour mieux dire, l'auto-éducation ; l'ambiance et le matériel dont les enfants ont la pleine et libre possession, ont été créés dans ce but. Il faut alors à la tête de ces maisons d'éducation un nouveau type de maîtresse :

« Au lieu de parler elle doit apprendre à être silencieuse, au lieu d'enseigner elle doit observer ; à la place de cette dignité orgueilleuse et qui voulait paraître infaillible, elle doit se revêtir d'humilité. » (Auto-eduazione : « La maestra. »)

Et voilà bien de quoi bouleverser tout le système de l'école traditionnelle et effrayer tous ceux et toutes celles qui ont fait,

de la discipline autoritaire et du nivelingement des intelligences, des dieux auxquels ils sacrifient, inconsciemment le plus souvent, un nombre incalculable de petites individualités.

Aussi, quand on parle d'appliquer la méthode Montessori à l'école officielle, on risque fort de passer pour anarchiste. Arrêter les rouages d'une organisation plus que séculaire, et les faire tourner en sens inverse, ce n'est pas une sinécure, et cela ne se fait pas en un jour. Il faut du courage, de la persévérence, de la patience, du tact aussi pour ne pas froisser des susceptibilités et risquer ainsi de compromettre ou de retarder le progrès de la réforme. Il faut encore et surtout la foi solide dans l'idéal que l'on s'est proposé.

Historique.

Il s'est trouvé au Tessin une personne qui réunissait toutes les qualités et tous les talents que nécessitait une entreprise de ce genre, et j'essayerai de montrer comment elle y a réussi.

Il y a une dizaine d'années, M^{lle} *Teresina Bontempi*, déjà inspectrice des écoles enfantines tessinoises, participait, à Milan, au Congrès féminin d'activité pratique (Attività pratica femminile). Elle assista à une conférence qu'y donnait la D^{sse} Montessori sur les Case dei Bambini, et en fut si intéressée qu'elle se rendit ensuite, sur l'invitation de M^{me} Montessori, à Rome, pour s'initier à la méthode dans les Case dei Bambini des quartiers les plus déshérités de la ville.

Puis, M^{lle} Bontempi suivit encore un cours que donna M^{me} Montessori en Ombrie, à Città di Castello.

De retour au Tessin, M^{lle} Bontempi proposa immédiatement l'introduction de la méthode Montessori dans les écoles enfantines déjà existantes. Elle fut appuyée, dans la réalisation de son grand projet, par le chef du Département de l'Instruction publique, qui était alors M. le conseiller d'Etat Evaristo Garbani-Nerini, avocat, et ensuite par le chef actuel de ce même Département, M. le conseiller d'Etat Carlo Maggini.

Pour permettre aux maîtresses des écoles enfantines de s'initier à la méthode, elles furent appelées à suivre à Bellinzona un cours d'un mois, donné par M^{lle} Bontempi. Les exercices pratiques furent exécutés à l'Asilo infantile de la ville.

Pendant le cours de l'année, dans ses visites aux Asili, Mlle Bontempi put se rendre compte de la façon dont elle avait été comprise.

Puis, pendant deux ans encore, ces mêmes maîtresses revinrent à Bellinzona, chaque fois pour un cours d'un mois. Entre temps, elles purent confronter les théories entendues avec l'application pratique dans leurs Asili, et faire part ensuite de leurs expériences à ce sujet. A la suite d'un examen, qui clôtura le dernier cours, elles obtinrent leur diplôme de directrice d'Asili d'Infanzia.

Pendant les années suivantes, on institua un cours de deux ans consécutifs, au bout duquel les participantes étaient diplômées. Mais c'est le premier mode de faire qui porta les meilleurs fruits et c'est celui qui sera adopté désormais. En attendant leur diplôme, les candidates entrent dans les Asili comme assistantes ou suppléantes.

A l'heure actuelle, elles suivent à leur choix des cours à l'Institut privé de Santa Maria ou à l'Asilo de la ville, qui fut érigé par le gouvernement en Ecole modèle cantonale pour les études de maîtresses dans les Asili d'Infanzia.

M^{me} Maria Valli, qui dirige cette école modèle, fut une des premières élèves de M^{me} Bontempi. Elle compléta ses études à Milan, dans les Case dei Bambini de la Société Umanitaria, et donne maintenant aussi une partie des cours.

Organisation.

Forcément, l'organisation extérieure des Case dei Bambini ne pouvait être la même au Tessin, pays agricole, que dans les grandes agglomérations urbaines d'Italie. L'essentiel était d'adopter les principes, l'esprit.

Le matériel, le mobilier très coûteux, ne purent être acquis partout à la fois. Plus d'une commune s'est ingénierie à faire fabriquer elle-même une partie du matériel. Beaucoup de maîtresses ont travaillé aussi à enrichir la petite collection mise à leur disposition. La bonne volonté de tous aidant, on arriva à faire triompher, un peu partout, l'idée de la maison des petits, aménagée pour eux, indépendante de l'école des plus grands.

Ces charmants Asili d'Infanzia sont maintenant au nom-

bre de quatre-vingt-cinq¹. Quelques-uns sont encore bien pauvres et ont élu domicile dans une chambre d'une maison du village, mais avec le temps les deniers viendront pour construire la maisonnette. Mais que de palais aussi ! Je pense ici à l'Asilo de Mendrisio, bâti un peu au-dessus de la gare, dans un site merveilleux, abrité d'un côté par un amphithéâtre de montagnes et, de l'autre, dominant les collines et les vallées qui descendent vers la plaine lombarde. Cet Asilo a eu des parrains généreux qui lui ont permis de s'installer d'une façon tout à fait princière. Rien n'y manque ; le hall immense, les salles spacieuses, le réfectoire, la cuisine avec installation moderne au gaz, la chambre de bains, la belle terrasse où les enfants vont s'ébattre. Sa situation, à l'écart de la grand'route, un peu en dehors de ville, lui assure la tranquillité et l'air salubre pour les petits qui lui sont confiés.

Je pense aussi à l'Asilo de Solduno, qui ouvre ses fenêtres sur le magnifique panorama du lac Majeur. Et tant d'autres encore de ces maisons coquettes, au milieu de leur jardin fleuri, où accourent chaque matin une troupe de joyeux bambins pleins de vie et de santé. Dans presque toutes les vallées, sur les rives du lac de Lugano et du lac Majeur, auprès du village groupé autour de son gracieux campanile, comme dans les villes, on a su faire une place pour les tout petits, afin qu'ils puissent s'épanouir librement à l'air pur et au soleil, loin des dangers de la rue et de l'abandon où ils sont souvent laissés.

Beaucoup de parents commencent à comprendre ce que l'Asilo a fait pour leurs petits. Plus d'une mère qui a vu dans quelle atmosphère paisible, dans quel milieu d'ordre et de propreté on élevait son enfant, n'ose plus lui offrir un intérieur désagréable où retentissent les cris, les gronderies, les disputes. Il est bon que les parents aient l'occasion de s'intéresser à l'éducation donnée à leurs enfants.

Là, je noterai une des manifestations de la vie des Asili de

¹ Avec 98 maîtresses, 38 aides, 1646 élèves garçons, 1722 élèves filles, total 3368 élèves. Les uns n'ont qu'une quinzaine d'élèves, la plupart de 15 à 30; quelques-uns comptent 40 élèves et plus sous la direction d'une seule maîtresse. En général quand le chiffre de 35 est dépassé, il y a une aide. Chiasso n'a pas moins de 140 élèves avec 3 maîtresses et 2 assistantes; Balerna 137, avec 2 maîtresses et 2 assistantes; Lugano 175, avec 2 maîtresses et 2 assistantes.

village, où chaque année, avant que les plus grands passent à l'école primaire, on organise une petite fête, à laquelle assistent les autorités, le Comité de patronage, les bienfaiteurs de l'Asilo et souvent l'inspectrice, et où sont conviés tous les parents des enfants.

Je garde vivant devant mes yeux le spectacle qu'offrait la plage de Melide le jour de la fête de son Asilo, par un bel après-midi de juillet. On y avait transporté tout le mobilier et le matériel de la maisonnette. Les petits s'étaient installés dans leurs minuscules fauteuils, et tout le village était venu se grouper autour d'eux. Les papas, les mamans, les jeunes, les vieux, personne ne manquait. Les grands frères avaient même grimpé sur les arbres voisins, pour mieux voir les petits faire ce qu'ils appellent pompeusement leurs examens.

Et la représentation commence. Fillettes et garçons mettent d'abord leurs tabliers d'école, pour faire voir qu'ils sont capables de se boutonnner eux-mêmes. Les plus grands aident les plus petits quand ils n'y arrivent pas tout seuls. Puis ils chantent, récitent des poésies, se livrent ensuite à leurs occupations, comme en un jour ordinaire, à l'aide du matériel. Ils montrent tout ce qu'il savent faire : les plus grands écrivent ou résolvent des questions d'arithmétique qu'ils se posent eux-mêmes. Puis l'inspectrice leur adresse quelques questions. Et tout se termine par une collation, offerte aux enfants par leurs « benefattori ».

Ceci ne rentre pas dans le programme des Case dei Bambini, car ce jour-là l'enfant est en vedette, au lieu de se concentrer dans son travail, seul en face de lui-même. Mais cela n'arrive qu'une fois par an. Et les manifestations de ce genre sont nécessaires pour intéresser les parents à l'œuvre que l'on accomplit à l'Asilo. Ils se rendent compte de ce qu'ils doivent à cette œuvre, ainsi qu'à la maîtresse qui la dirige.

En général, les enfants entrent à l'Asilo à trois ans et y restent jusqu'à six ans, âge où ils entrent à l'école primaire ; mais à beaucoup d'Asili, on a annexé encore les élèves de première année primaire. Quand ils en sortent, ils ont franchi les plus grandes difficultés que demande la vie scolaire : la conquête de la lecture et de l'écriture. Ils se meuvent avec aisance dans le monde des chiffres ; et tout cela ils l'ont acquis joyeusement, librement ; ils sont conscients de leurs

forces et savent les faire agir indépendamment de la volonté d'autrui.

Mais lorsqu'ils sortent de l'Asilo à six ans, ils savent déjà lire et écrire, ils parlent correctement ; en arithmétique, les deux premières dizaines n'offrent plus de mystères pour eux. L'usage du matériel Montessori a tellement affiné leurs sens et développé chez eux l'observation, qu'arrivés à l'école primaire, ils ont toutes les portes ouvertes pour laisser pénétrer en eux, sans difficultés, de nouvelles connaissances. Aussi, les maîtres des écoles primaires se félicitent-ils des élèves qui leur arrivent des Asili, où la méthode a été bien comprise et bien appliquée.

« Mais encore, — dit la doctoresse Montessori, — pour de pareils élèves faudrait-il créer des écoles primaires dignes de les guider ultérieurement dans la vie, des écoles édifiées sur le respect de la liberté et de toutes les manifestations spontanées ».

A ce propos, nous parlerons plus loin des trois essais qui ont été faits dans les classes primaires du Tessin, à l'Institut de Santa Maria de Bellinzona, à Muzzano, et à Osogna.

Pour préciser mieux l'œuvre d'éducation autant que d'instruction poursuivie par les Asili d'Infanzia, je me permettrai de pénétrer dans la vie intime de deux d'entre eux ; l'un en ville, à Bellinzona, l'autre à la campagne, à Caneggio.

L' « Asile modèle » de Bellinzona.

« O gracili inni, un po' striduli, come di grilli, un po' rochi, come di cicale, un po' ronzanti, come d'api, inni che sentono di terra, di foglie e di guazza. O placido « Asilo, » dove ogni famiglia ha un suo piccolo cuore che batte in armonia con altri piccoli cuori ; o luogo dove, come fanno i passeri, vanno all' albergo tutte le anime del villaggio¹. » G. Pascoli.

Ces paroles, encadrées dans le vestibule de l'Asile modèle de Bellinzona, caractérisent bien cette atmosphère d'amour et

¹ (O gracieuses chansons, un peu stridentes, comme celles des grillons, un peu rauques, comme celles des cigales, un peu bourdonnantes, comme celles des abeilles, chansons qui sentent la terre, les feuilles et la rosée. O tranquille Asilo, où chaque famille a un cœur qui bat en harmonie avec d'autres petits coeurs. O maisonnette où, comme font les passereaux qui se blottissent dans leur nid, vont se réfugier toutes les âmes du village.)

de bien-être qui enveloppe tous les bambins de trois à six ans, confiés aux soins de la signorina Valli, directrice de cette maison des petits. Elles disent encore toute la joie de vivre qui éclate, plus bruyante ou plus douce, suivant les tempéraments et les heures de la journée, mais réelle et sincère chez tous ces petits enfants qui ont pu, comme autant de fleurs, s'épanouir librement dans l'air pur et le soleil.

C'est joli de les voir arriver le matin, leur petit panier à la main, les uns seuls, d'autres accompagnés d'une sœur ou d'une maman. Ils ont de petits airs de propriétaires quand ils ont franchi la grille et qu'ils suivent l'avenue, longeant le grand parc ombragé qui s'étend devant l'Asilo. Ils pénètrent dans le grand hall, où ils se débarrassent de leurs effets, puis vont dans la cour plantée de marronniers, derrière la maison, où les attendent Mlle Valli et son assistante. Ils vont saluer leurs maîtresses, puis restent là à se raconter des histoires, à jouer, à observer tous les petits insectes qui courent entre les pierres ou grimpent sur le tronc des arbres, s'occupant de mille petits riens qui les intéressent, jusqu'à ce que tout le monde soit arrivé.

Ils rentrent alors dans le hall à la file indienne en chantant, puis, dès que l'inspection de propreté est faite, ils pénètrent tout doucement dans leurs salles de travail, deux pièces spacieuses, bien éclairées, meublées de chaises et de tables minuscules et légères. Le long des parois, des armoires basses, à la portée des enfants, contiennent, les unes le matériel et les autres des casiers, où chaque bambin dépose ses cahiers et ses feuilles de dessin ou d'écriture.

Une fois que tous ont trouvé leur place, un grand silence s'établit, silence absolu, impressionnant, qui dure deux ou trois minutes, puis la maîtresse a un moment de conversation avec les enfants. Elle leur raconte une histoire qu'ils commentent, allongent, modifient au gré de leur fantaisie. Quand leur imagination est satisfaite, et que tous les faits qui ont passé devant leurs yeux sont allés se loger dans le casier des souvenirs, leur besoin d'activité se réveille. Et dans la salle où, tout à l'heure, chacun était tranquillement et confortablement assis dans sa petite chaise de bébé, on dirait qu'une fée est entrée et a touché de sa baguette tous ces petits enfants, donnant à chacun un ordre spécial. Les uns

vont prendre les jeux des formes, des couleurs, des cylindres ; d'autres, leurs cahiers de dessin ou d'écriture. Ils se sont déplacés gentiment, sans désordre, sans confusion, et les voilà *tous* en train de travailler, librement, c'est vrai, mais avec cette liberté qui ne sent rien du caprice, et qui montre chez chaque individu la capacité de faire un effort, de prendre une décision, sans que personne l'y ait poussé. La maîtresse va de l'un à l'autre, aidant celui-ci, encourageant celui-là, sans bruit, presque sans paroles. C'est dans la création de cette atmosphère laborieuse, autant que calme et sereine où l'on ne sent rien de la contrainte, que réside tout l'art et le plus grand effort d'une maîtresse qui a compris l'esprit de la méthode Montessori et s'en est pénétrée. Ce n'est pas toujours facile ; quelques pages du journal de Mlle Valli, que je citerai plus loin, en feront foi.

Mais retournons à nos petits. Chacun reste à son travail aussi longtemps qu'il lui plaît ; quand il est fatigué, il met ses affaires en place et va au jardin. Pourtant, la plupart d'entre eux sont encore occupés quand sonne la cloche de midi. Tout est mis en ordre et les enfants se réunissent dans le hall ; ensuite, à la file indienne, ils entrent dans le réfectoire. Là aussi on croirait entrer dans le royaume de Lilliput. Tout y est resplendissant de propreté, comme du reste dans tous les autres locaux de l'Asilo. De longues tables basses, de toutes petites chaises sont placées le long des parois. Une autre table plus haute, pour les maîtresses, fait face à celles des enfants. Pendant la matinée, les petites mains de quelques fillettes ont travaillé dans le réfectoire et aussi à la cuisine. Les unes ont étendu sur les tables les belles nappes blanches, mis le couvert, sans oublier de placer un vase à fleurs bien au milieu de chaque table. D'autres sont allées aider à la cuisinière à éplucher les légumes cueillis dans le jardin de l'Asilo.

Maintenant la bonne soupe fume dans les assiettes et chacun se régale ; puis on vide le contenu des paniers qui ont été plus ou moins bien garnis, suivant les moyens ou la bonne volonté des mamans. Mais tout est bien vite égalisé et c'est touchant de voir combien la solidarité est naturelle à tous ces petits coeurs d'enfants.

Après le dîner, toute la bande joyeuse se disperse dans le

jardin, sous les grands sapins, dans les buissons, sur l'herbe, et c'est un gazouillement heureux qui vient réveiller le grand parc solitaire. Que de découvertes sans nombre ils font là, dans le monde des plantes et des insectes, des formes et des couleurs ; tous ces petits savent lire dans le grand livre de la nature ; leur sens d'observation est développé à tel point que rien ne leur échappe, et que le phénomène le plus insignifiant à nos yeux a de grandes choses à leur révéler.

Souvent il prend envie à l'un ou à l'autre d'entre eux de se mettre au travail ; alors il va dans la salle et prend lui-même sa petite table pliante, l'installe à l'endroit qu'il lui plaît, retourne chercher sa chaise, son cahier et commence à écrire ou à dessiner. Et ainsi le moment du départ arrive, sans qu'on sache comment les heures se sont envolées.

Naturellement, ceci n'est pas un programme fixe, il varie suivant la saison, le temps, les circonstances, les événements. Il me souvient d'une matinée qui se passa tout entière à examiner une chenille énorme que les enfants trouvèrent sous les marronniers de la cour. Une autre fois, c'est une promenade qui remplira un après-midi. Mais, quelle que soit la série des occupations auxquelles les enfants se sont livrés, à la fin de chaque journée un pas de plus a été fait dans le sens du développement autant intellectuel que moral ; chaque bambin s'avance ainsi, heureux et libre, dans la conquête de l'inconnu.

Voici maintenant quelques fragments du journal de l'Asile modèle de Bellinzona¹, où M^{lle} Valli fait part de ses observations et de ses préoccupations, révélant ainsi quelle est la tâche d'une maîtresse, dans l'école moderne, inspirée des principes montessoriens.

20 septembre 1917. — (Début de l'année scolaire.) Trente enfants. Quelques larmes qu'une parole ou un sourire font bien vite dissiper. De longs regards se promènent avec ahurissement le long de ces murs qui doivent paraître immenses aux nouveaux venus. Courses bruyantes de quelques enfants qui ont déjà fréquenté l'Asilo l'année dernière. Les pleurs obstinés, tantôt lamentables, tantôt rageurs de deux petits garçons, Orlando et Carletto, dominent tout le reste. Aucune

¹ Une partie de ce journal a été publiée dans l'*« Adula »*, organe tessinois de culture italienne, rédigé par M^{lle} Bontempi.

caresse, aucune promesse, aucun amusement ne réussit à les calmer.

Enfin j'arrive à entraîner Orlando dans la salle de jeux. Je touche légèrement quelques notes à l'harmonium ; il atténue lentement le ton de ses pleurs, puis cesse tout à fait et se met à écouter. Peu à peu il s'approche, me regardant encore un peu craintivement. Je lui souris, il se sent encouragé, pose ses petits doigts sur les touches, me regarde, souriant à moitié ; une dernière larme brille encore dans ses yeux noirs ; je me retire peu à peu, alors il se met à jouer.

Au bout d'un moment, il fait entendre un rire heureux et me dit : « Vois-tu, je peux, ce n'est pas toi qui joues, c'est moi ! » Je me retire encore. Il se met à battre des mains, ravi de sa découverte. « Comme à l'église, c'est juste comme je l'ai entendu à l'église ! » Il avait probablement produit en jouant une certaine gradation de notes, comme on en entend quelquefois résonner sous les voûtes de certaines églises, à la fin d'un accord. La comparaison était exacte. Et il ne pleura plus. L'autre, Carletto, fut inconsolable, si bien que je fus obligée de le renvoyer à la maison et de prier sa maman de le ramener une autre fois.

Il revint l'après-midi ; je le conduisis dans la salle de travail, où quelques enfants étaient occupés et assez silencieux. Ce milieu doit avoir produit sur lui une impression agréable, car il commença à s'intéresser à ce qui se passait autour de lui et ne pleura plus.

21 septembre. Plus de larmes, heureusement, ce matin. Orlando, je m'en aperçus, fit un immense effort pour ne pas pleurer, et il y réussit, et quand je dis : « Voilà Orlando qui sait jouer comme à l'église », il vint se mettre tout près de moi. Mes paroles doivent lui avoir rappelé la joie qu'il avait éprouvée hier. Il me fixa d'un long regard ému et retourna seul à l'harmonium, où il resta près d'une heure.

24 septembre. Carletto pleura encore avec rage ce matin, se retournant contre moi pour me frapper. Quelques enfants, témoins de la scène, me supplierent de le renvoyer.

Je le portai au bureau, où nous étions seuls et je lui dis sévèrement, mais calmement, le regardant dans les yeux : « C'est vilain de te conduire comme tu le fais, c'est très vilain, comprends tu ? » Je ne sais pas encore ce qui l'impressionna

au point de réussir à le calmer immédiatement : peut-être ma façon de lui parler, peut-être l'austérité du petit bureau, en comparaison des autres salles, peut-être encore le regard avec lequel je le fixai longuement.

Un peu plus tard, un enfant, voyant Carletto près de moi, me dit : « Mais tu ne te souviens plus qu'il t'a frappée ? » Et il resta là à nous regarder alternativement, comme s'il ne pouvait arriver à comprendre que je pusse l'avoir déjà oublié.

28 septembre. Cette fois personne ne pleure plus pour venir à l'Asilo et nous en sommes tous heureux. Il paraît que Cattomio dit un jour à sa maman : « Tu sais pour commencer, il y avait quelqu'un qui pleurait toujours à l'Asilo, alors la maîtresse lui a dit quelque chose *tout doucement* — elle ne crie jamais — et les enfants ne pleurent plus. Maintenant, ça va très bien.

3 octobre. Pendant les heures de travail, on peut déjà remarquer quelques manifestations d'ordre, de discipline, qui rendent l'atmosphère plus calme. Et tous travaillent volontiers, avec peu de constance encore, il est vrai, dans certains exercices. Les jeux sensoriaux attirent pour le moment les enfants comme nouveauté, comme jouets. Quelques-uns, pourtant, commencent à se fixer sur les formes géométriques (*incastri*) et les longueurs.

Cattomio me dit ce matin : « Ce serait plus beau s'il y avait du silence ! » C'est lui-même qui le sent et le désire. C'est étrange, car on m'avait dit que c'était un enfant rebelle, indiscipliné ; je le trouve, au contraire, délicat, attentif, sensible à la beauté, à la tranquillité.

4 octobre. On réussit à obtenir de l'ordre dans certaines petites choses extérieures : pour sortir de la salle, pour aller au réfectoire, pour transporter les objets. A l'heure des repas également, il n'y a plus ce désordre et cette prise d'assaut des tables, comme cela arrivait les premiers jours. Cela fait plaisir aux enfants de nous voir manger avec eux. J'en ai vu quelques-uns se confier leur étonnement et aussi leur joie, à ce propos ; et j'en ai vu d'autres observer nos moindres gestes et chercher à nous imiter.

5 novembre. Il m'arrive souvent de devoir sortir pendant que les enfants sont tous occupés à quelque travail. Je rentre et je les retrouve tels que je les ai laissés, comme s'ils ne

se souciaient pas plus de ma présence que de mon absence. Cela me fait un grand plaisir, non pas tant à cause du fait que la discipline s'est développée chez mes petits, mais bien plus à cause de l'indépendance qu'ils ont acquise envers moi. Ils sont absolument détachés de moi, seuls devant des faits, devant les expériences de leur travail, devant tout ce qui est pour eux la vie et la connaissance de la vie.

C'est ce que je voulais, c'est à cela que tendait le plus sincère effort de mon œuvre ; faire en sorte que ma personnalité soit sentie le moins possible de ces petites personnalités naissantes, qui se développent jour après jour autour de moi.

6 novembre. Ce matin arrivait pour la première fois à l'Asile une pauvre petite fille, toute en désordre, tant sur ses vêtements que dans ses manières. Une de ses petites voisines, qui l'accompagnait, ne put me donner aucun renseignement sur ce qui regardait sa famille. Pendant les heures de travail du matin, elle ne s'intéressa à aucun jeu, mais dérangea tout le monde par son va et vient continual, et par le bruit qu'elle faisait en frappant toujours sa chaise contre la table.

Les enfants l'observèrent, stupéfaits d'abord qu'une fillette aussi grande pût avoir une telle conduite, et fâchés aussi du dérangement qu'elle causait. Ils me prièrent plusieurs fois de la renvoyer, et cela me fut difficile de les convaincre qu'elle comprendrait plus tard combien c'était plus agréable quand il y avait de l'ordre et du silence pour travailler. Plus d'une fois, une fillette lui mit quelque chose sur sa table, pour attirer son attention en l'occupant. Nous ne réussîmes pas davantage à la faire rester dans la salle de jeux, où elle ne nous aurait du moins pas dérangés. A la fin, je lui donnai moi-même le jeu des cylindres, espérant qu'au moins elle le regarderait. Elle renversa d'un coup la table et se mit à rire d'une façon insensée quand elle vit les cylindres rouler sous les pieds de ses camarades, qui la regardaient d'un air à la fois méprisant et compatissant. Sans rien dire, je me mis à ramasser les cylindres, quand Livio me dit : « Non, signorina, c'est elle qui doit les ramasser et non pas toi ! » Je répondis à Livio qu'Anna ne savait pas encore que celui qui faisait du désordre devait le réparer. Erica me regarda avec son bon sourire et me dit : « Pauvre signorina ! » Elle sentait que cela me faisait mal de voir Anna si indisciplinée intérieurement autant

qu'extérieurement et me croyait peut-être impuissante à obtenir d'elle ce que j'avais obtenu des autres.

7 novembre. En voyant arriver Anna à l'école ce matin, les enfants vinrent me dire : « Tu ne dois plus la prendre avec nous, elle est trop vilaine. » Je leur répondis que quand je l'aurais bien lavée elle serait belle. Carmen ajouta simplement : « Oh non ! tu sais, aussi après, elle sera vilaine ! »

Je fis laver la pauvre petite et cherchai à arranger un peu ses vêtements. Elle se laissa faire, se contentant de rire toujours de ce même rire stupide, et en même temps elle avait l'air d'avoir un peu peur de ce que je lui faisais. Plus tard, elle revint dans la salle de travail et recommença comme hier à déranger ses camarades, et à se balancer entre les tables.

Elle ne sentit même pas le silence que nous fimes ensemble, et ne s'intéressa à aucun des exercices d'ordre collectifs.

26 novembre. Anna s'attache à moi très fort, maintenant, et j'en suis heureuse. Elle m'attend avec impatience le matin, mais elle voudrait être seule auprès de moi.

Je suis sûre que sous ses apparences grossières, il existe un fonds de bonté et de sensibilité. Si je lui caresse les cheveux, elle me laisse faire en fermant un peu les yeux. Et quand j'arrête, elle me prend la main et la serre à me faire mal. Rien ne la rend aussi heureuse que quand je lui aide et quand je lui montre comment on fait pour faire bien sa toilette. Diverses raisons me portent à croire que ce n'est pas précisément le besoin d'être propre et de faire des exercices de vie pratique qui lui plaît, mais je crois, au contraire, que c'est le fait de se voir l'objet de petits soins, de petites attentions de ma part, qui la rend heureuse.

15 janvier 1918. Grâce aux exercices d'acoustique de ces jours derniers, les enfants saisissent exactement la différence entre un bruit et un son, sans intervention aucune de ma part.

Il me semble noter aussi une attention spéciale pour tous les phénomènes auditifs qui se révèlent autour d'eux. Et ceci contribue merveilleusement à rendre mes petits plus silencieux et plus attentifs à leurs mouvements, parce qu'ils sentent une discordance dans chaque bruit produit par un mouvement désordonné ou un choc brusque d'objets que l'on déplace.

Carmen me dit ce soir, après avoir fait plusieurs fois l'exer-

cice avec les sonnettes : « Le son est presque toujours beau, et le bruit presque toujours vilain ! » Elle est très sensible à tout ce qui est beau et harmonieux, et a une perception sensorielle des plus affinées.

30 janvier 1918. Il arrive souvent, parmi les enfants, des faits comme le suivant : L'un d'eux donne spontanément à son camarade un objet qui lui appartient. Au bout d'un moment, il le regrette et désire le ravoir. Celui qui a reçu le cadeau se refuse à le rendre, et il s'ensuit une discussion parfois très vive. Généralement, les enfants s'en remettent à moi pour trancher le différend. J'exige que le donateur laisse l'objet à celui à qui il en fait cadeau. Je veux que l'enfant s'habitue à ne pas se dédire si facilement et apprenne à réfléchir sur les conséquences de ses actes.

— Tu le lui as donné, maintenant il est à lui, et ce n'est pas juste de le lui reprendre.

Presque toujours, l'enfant comprend cette simple logique. Ce matin, pourtant, ce ne fut pas le cas. Livio voulait absolument que Franco lui rendît une statuette qu'il lui avait donnée, et aucun de mes raisonnements ne réussit à le convaincre qu'il était dans son tort. Mon « juste » et « injuste » ne touchaient pas et je dus avoir recours à un autre expédient. Je profitai d'un moment où Livio était seul et occupé d'autre chose. Je lui dis de me rendre le cahier que je lui avais donné la veille et qui l'avait rempli de joie.

— Pourquoi ? me demanda-t-il ahuri.

— Ainsi, parce que j'aimerais bien le ravoir pour moi.

— Oh ! mais maintenant tu me l'as donné, il est à moi.

J'avais fait semblant de parler sérieusement et j'ajoutai :

— C'est vrai, maintenant il est à toi ! parce que je te l'ai donné.

Et lui, pour mieux saisir ma pensée, dit :

— Et quelque chose qu'on a donné, on ne peut pas le reprendre.

— C'est sûr, toi aussi, quand tu donnes quelque chose à Carletto, à Lina ou à Franco, tu le lui laisses, c'est juste.

Il réfléchit un moment à mes dernières paroles, et tout à coup, comme si la lumière d'une révélation nouvelle était entrée en lui, il dit d'un accent de profonde conviction :

— Oh ! oui, c'est vrai, la statuette est à lui.

L'Asilo d'Infanzia de Caneggio (Vallée de Muggio).

Après avoir essayé de montrer comment pouvait être comprise l'activité d'une « Casa dei Bambini » dans une ville, il faudrait être peintre, poète, ou écrivain de talent, pour rendre tout le charme de la vie d'une maison des petits, transportée dans le cadre champêtre de Caneggio, au sein d'une population tout à fait rustique.

Cet Asilo a été confié à une des premières élèves de M^{lle} Bon-tempi, M^{lle} Assunta Durini, qui a su saisir l'essence des principes montessoriens et les adapter à son milieu. Je suis heureuse de pouvoir aujourd'hui rendre hommage à l'œuvre admirable, qu'elle a accomplie là, loin du monde, dans le silence et la modestie, mais qui, une fois connue, pourra servir d'exemple et d'encouragement à beaucoup.

C'est avec un plaisir toujours renouvelé que je fais chaque année un pèlerinage à travers cette vallée de Muggio, si pittoresque et si riante sous son ciel du Midi, pour arriver à Caneggio, appuyé au flanc de la montagne, et dont les maisons se groupent, serrées autour de son beau campanile.

Tout dort, semble-t-il, dans « l'Asilo », situé un peu au-dessous du village. J'ai traversé le jardin fleuri qui entoure la maisonnette et suis entrée dans le vestibule où les petits ont laissé leurs effets, et où sont alignés, le long d'une paroi, leurs minuscules « zoccoli », dont quelques-uns ont déjà l'air bien fatigués.

J'ouvre la porte de la salle, dans laquelle entrent à flots l'air pur et la lumière. Partout des fleurs : sur les fenêtres, sur les armoires, sur le poêle, sur la table de la maîtresse, sur toutes les petites tables des enfants. Dans un angle de la pièce, une cage où chantent deux canaris. Et là, parmi les oiseaux et les fleurs, une vingtaine de petits garçons et fillettes sont en train de dessiner, de lire, d'écrire, de jouer. Comme ils ont l'air heureux !

Mais ils s'aperçoivent que quelqu'un est entré, et ils quittent tout pour venir m'offrir une chaise, me demander comment je vais, etc. Puis, quand ils me voient bien installée, ils retournent à leur travail. Ils n'y restent pas toute la matinée, car ils sont propriétaires, non seulement d'une belle maison, les petits enfants de Caneggio, mais aussi d'un grand jardin,

qui leur donne beaucoup à faire. Alors, les uns après les autres, ils sortent, chaussent leurs petites semelles de bois et se dispersent parmi les fleurs. Il faudrait pouvoir être partout à la fois, pour voir et pour entendre tout ce que leur disent les arbres et les fleurs, les insectes et les oiseaux.

Je n'oublierai jamais la petite Martina, âgée d'à peine quatre ans, assise par terre près d'un superbe pot de géranium, admirant les magnifiques bouquets de fleurs écarlates, dont il était couvert. Elle avait l'air d'entendre quelque chose de très doux, qui la faisait sourire un peu. Puis, de sa petite main potelée, elle caressa légèrement les beaux pétales veloutés, se leva et, avant de partir, déposa un baiser sur les belles fleurs qu'elle ne quittait qu'à regret.

Je vois encore un autre groupe de petits, entourant un splendide lys martagon qui s'était ouvert le matin même. Aucun d'eux ne le toucha, ils étaient là, presque en adoration, retenant leur souffle, pour ne pas ternir l'éclat de la fleur merveilleuse.

C'est que les enfants de Caneggio cultivent eux-mêmes leur jardin, avec l'aide de leur maîtresse naturellement. Ils en connaissent chaque plante, savent vous dire le nom de toutes les fleurs, en suivent le développement jour après jour et signalent avec joie chaque progrès, chaque transformation.

Les exclamations d'un des petits ont attiré tous les autres autour d'un grand carré de fraises. Comme elles sont rouges et parfumées ! Mais personne n'y touche; ils les cueilleront toutes le lendemain, et inviteront, pour les manger avec eux, les enfants de l'Asilo de Bruzella qui n'ont pas de jardin.

Et puis chacun veut faire voir son petit jardin à lui, maintenant que nous avons bien vu ce qui était la propriété de tous. Le long du mur supérieur de l'enclos sont les petits carrés où chacun a mis ce qui lui plaisait, et où il peut cueillir tout ce qu'il veut. Attemio désire que je vienne voir la belle touffe de cyclamens dans le jardin de Luciano. « S'il était là, il te les donnerait », me dit-il. Cela veut donc dire qu'on ne touche pas aux fleurs des absents. Plus loin, il faut que j'admire encore le jardinet tout planté de flochs roses : « C'est celui du pauvre Luigino », ajoute Attemio. Et rien de plus. Le petit groupe qui m'accompagne reste là, sans rien dire. Je comprends que Luigino est mort, et ses fleurs sont là,

témoins vivants de la petite âme qui s'est envolée dans un autre jardin d'enfants. Et, bien sûr, à ces fleurs-là, on ne touche pas non plus.

Tant de délicatesse chez des enfants de cet âge, et sortant de milieux tout à fait primitifs, prouve combien est immense et profonde l'œuvre accomplie par cette maîtresse, qui a su simplement, doucement, faire pénétrer et respecter ces grandes lois universelles d'amour, de charité, de solidarité.

Je croyais avoir tout vu dans ce jardin, mais mes petits compagnons me révèlent encore tout un monde d'insectes que je n'avais pas soupçonné, le long du mur de la maison, entre les pierres du pavé. Les toiles d'araignées font leur admiration, et il faut voir avec quel respect ils entourent ce petit monde de travailleurs à six et huit pattes. Là, le proverbe : « Cet âge est sans pitié », n'aurait pas sa place !

Candida veut encore me conduire sous le préau couvert. Elle s'avance tout doucement vers le clapier, qu'elle ouvre avec précaution et me montre une belle mère lapin qui a des petits nés de la veille. « Ils sont là, tout au fond, dans les poils », me souffle Candida à l'oreille. Puis, doucement, tout doucement, elle referme la porte et se retire sur la pointe des pieds, en me faisant signe de l'imiter.

L'année dernière, l'Asilo de Caneggio a hébergé un geai qu'un enfant avait trouvé dans la forêt. Il s'apprivoisa si bien qu'il se considéra comme un des propriétaires de l'Asilo. Aussitôt que les petits étaient en classe, il y venait aussi, sautant d'une table à l'autre, poussant des cris joyeux. Il dérangea d'abord un peu les enfants, mais peu à peu ceux-ci s'habituerent à leur nouveau camarade, et ce fut une désolation générale le jour où l'on découvrit que la pauvre Berta (c'est ainsi que les enfants appelaient leur geai) avait dû être dévorée pendant la nuit par quelque bête malfaisante. On retrouva ses pattes et une aile sous un des arbres du jardin.

C'est ainsi que les enfants de Caneggio vivent en harmonie avec la nature. L'Asilo ne les sort pas de leur milieu, qui est celui de la vie champêtre; seulement il leur en fait découvrir toutes les beautés, apprécier toutes les ressources, respecter toutes les manifestations.

Comme les conditions de la vie domestique ne sont pas les mêmes pour eux que pour les enfants de la ville, ils rentrent

tous chez eux à midi et reviennent à une heure, pour passer encore l'après-midi dans leur jolie maisonnette. Ils ne goûtent pas très longtemps les plaisirs de la table, car beaucoup sont déjà de retour bien avant le moment où leur maîtresse viendra leur ouvrir la grille de leur charmante propriété.

La voici qui arrive, leur bonne signorina. Alors les enfants vont chercher des petits bancs pour s'asseoir sous la tonnelle couverte de vigne, et là, pendant que la digestion se fait, on se raconte des histoires. C'est toujours celle de la maîtresse qu'on suit le mieux. Pourtant personne n'est astreint à écouter, et deux ou trois petits, qui ne comprennent pas encore un long discours, vont se rouler dans l'herbe un peu plus loin. Puis, quelquefois, impressionnés par le silence de leurs camarades, qui sont tout oreilles pour le beau récit, tout doucement ils se rapprochent et se mettent eux aussi à écouter.

Vers deux heures, tout le monde rentre dans la maison, c'est l'heure de la sieste, car si l'Asilo est la maison du travail, il a aussi, comme toutes les autres maisons, ses heures de repos. Les enfants se sont levés de très bonne heure, en même temps que les plus grands qui vont aux champs; ainsi la journée est longue pour des bambins de trois à six ans.

Alors, dans la jolie petite salle, parmi les fleurs et les oiseaux, «le marchand de sable a passé et leur a fermé les yeux». Et, si quelqu'un entrait à ce moment, il se croirait transporté dans un monde enchanté. La salle est claire et gaie, comme d'habitude, les fenêtres sont grandes ouvertes,... et là, étendus par terre, sur un grand tapis, ou assis dans leur petite chaise, la tête appuyée sur les petits bras potelés croisés sur la table, tous les bébés se sont endormis. Le spectacle est saisissant.

Et cela dure ainsi pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, alors on voit des paupières se soulever, un petit corps s'allonger, de petits bras s'étirer. Et tout doucement un bambin se lève, regarde un moment autour de lui, et, quand les yeux sont de nouveau tout grands ouverts, il s'en va, sur la pointe des pieds, chercher dans l'armoire le travail qu'il a commencé le matin. Il calcule chacun de ses mouvements,

pour ne faire aucun bruit qui pourrait réveiller un de ses camarades. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que, au bout d'une heure, quelquefois plus tard ou plus tôt, suivant la saison, toute la petite famille est de nouveau active et gazouillante. Quelle atmosphère bienfaisante on respire au milieu de ces enfants reposés!

Leur travail préféré est toujours le dessin; mais, alors que les enfants de l'Asilo de Bellinzona aiment surtout dessiner et combiner des formes géométriques, les remplissant ensuite de couleurs variées, ceux de Caneggio préfèrent dessiner librement ou colorier des fleurs, des fruits ou autres images représentant des scènes enfantines, dont les contours ont été dessinés par la maîtresse. Ils montrent dans leur choix de couleurs un sens de l'observation et de l'harmonie tout à fait surprenant.

L'heure du départ est bientôt là, et il faut encore que les enfants arrosent les fleurs, soignent les canaris et mettent tout en ordre dans la maisonnette. On croirait voir alors se lever une armée de petits nains. Les uns prennent des arrosoirs, d'autres des balais, et, en un tour de main, tout est en ordre et reluisant de propreté; les oiseaux et les plantes ont reçu tout ce dont ils ont besoin, et les joyeux enfants peuvent se retirer.

Ils n'oublient pas auparavant de vous donner des fleurs de leur jardin, de vous saluer poliment, fixant sur vous leur regard limpide et aimant, puis ils vous disent encore: « Tu reviendras bientôt! »

Et je suis sûre que tous ceux qui auront le privilège de passer une journée dans cet Asilo rentreront chez eux comme moi, les mains pleines de fleurs et l'âme en fête!

Heureux petits enfants de Caneggio!

Tous les Asili ne sont pas dirigés de façon aussi compétente. Chaque maîtresse a des expériences à faire pour en arriver là. Mais petit à petit la lumière se fait, et au cours de ces dix années le progrès est allé s'accentuant. Un peu partout les enfants ont acquis cette indépendance de la volonté et de la pensée. Ils n'épellent plus d'une voix monotone, mais lisent d'une façon intelligente des mots, des phrases qui sont

à leur portée et que leurs maîtresses ont préparés pour eux. Leurs dessins prouvent combien le sens de l'observation s'est développé et révèlent aussi leur tempérament, leurs goûts. Ils écrivent ce qu'ils pensent, sont gracieux et adroits dans leurs mouvements.

Les maîtresses de ces Asili font toutes preuve de bonne volonté. Elles sont toujours aidées et encouragées par M^{lle} Bontempi, qui est pour elles non pas un juge qui condamne mais un guide qui sait les éclairer, en qui elles ont mis toute leur confiance. Leur inspectrice est pour elles ce que la maîtresse est pour l'enfant dans l'école moderne, telle que la désirait la doctoresse Montessori.

Et c'est ainsi que le Tessin va de l'avant dans la voie de cette éducation qui prépare pour la société de demain des individualités fortes et saines, car elle est inspirée de cette grande pensée de T. Néal :

« Riaccostarsi alla natura, abbandonarsi a questa con fiducia e amore, è il segreto di tutti i rinascimenti¹ ».

Essais d'application de la méthode Montessori dans les classes primaires.

A Santa Maria.

Comme nous l'avons déjà dit, trois essais d'auto-éducation à l'école primaire sont tentés depuis peu de temps au Tessin, et les résultats étant déjà si probants, nous avons cru devoir en dire aussi quelques mots ici.

A l'Institut Santa Maria, la méthode Montessori est appliquée dans les cinq premières années des classes primaires, avec des élèves ayant fréquenté l'Asilo, et que l'on va suivre ainsi année après année, jusqu'à la fin de leurs études.

Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de voir ces classes à l'œuvre, mais, grâce à l'obligeance de Sœur Irène Curti et des sœurs dirigeant ces expériences, j'ai pu voir le matériel et les travaux de quelques élèves.

¹ Paroles encadrées aussi à l'entrée de l'Asilo de Bellinzona : « Se rapprocher de la nature, s'y abandonner avec fidélité et amour est le secret de toutes les renaissances ».

(Le matériel a été fait exactement d'après les indications que donne la doctoresse Montessori dans son livre: «L'auto educazione nelle scuole elementari». Il consiste en jeux de toutes espèces, propres à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de la grammaire.)

D'après les principes montessoriens, chaque élève se livre à l'occupation qui l'intéresse, aussi longtemps qu'il lui plait. Cependant on a encore laissé la place à quelques leçons collectives (géographie, histoire, sciences naturelles).

En *arithmétique*, les fillettes établissent elles-mêmes leurs problèmes et questions à résoudre. Elles emploient premièrement le matériel intuitif (perles, objets concrets en carton, châssis sur lesquels sont disposées des rangées de perles de couleurs différentes, suivant qu'elles représentent les dizaines, les centaines ou les milliers), puis inscrivent ensuite les opérations faites, dans leurs cahiers.

Il arrive parfois que ces enfants poursuivent leur travail toute une matinée sans s'arrêter. Il en est ainsi chaque fois qu'on leur propose une partie nouvelle du matériel didactique présentant une difficulté de plus. Cette difficulté excite toujours l'intensité de l'attention, et les fillettes ne cèdent que lorsqu'elles ont franchi le pas nouveau, et qu'elles se sont assimilé la connaissance par l'exercice prolongé et continu.

Après avoir donné les moyens de surmonter l'obstacle et expliqué à chacun de façon *brève* le fonctionnement de la pièce nouvelle du matériel, la maîtresse invite les élèves à imaginer de nouveaux problèmes.

En première année (élèves de 6 à 7 ans), les fillettes arrivent à faire les quatre opérations dans les limites de 1 à 100 avec les nombres entiers; en deuxième année (élèves de 7 à 8 ans), elles feront le même travail jusqu'à 1000, et en troisième année (élèves de 8 à 9 ans) vient l'étude du système métrique, des fractions ordinaires et décimales.

La façon dont elles posent leurs opérations montre bien qu'elles en ont saisi à fond la technique.

Voici par exemple comment les fillettes de troisième année font les multiplications; elles résolvent toujours mentalement, puis établissent par écrit le chemin qu'elles ont suivi dans leur raisonnement.

$16 = \text{unités } 6 \text{ et diz. } 1$	u. 18	16
$13 = \text{unités } 3 \text{ et diz. } 1$	d. 6	$\times 13$
	d. 3	48
u. 6 3	c. 1	16
d. 1 1		
	208	208
$24 = \text{unités } 4 \text{ et diz. } 2$	u. 28	24
$17 = \text{unités } 7 \text{ et diz. } 1$	d. 14	17
	d. 4	168
u. 4 7	c. 2	$\times 24$
d. 2 2		
	408	408

Pour la *composition*, les sujets sont inscrits sur de petites cartes et les fillettes viennent les choisir. Quelques-uns ont été proposés par la maîtresse, d'autres par les enfants. Les sujets suivants furent proposés par exemple par les enfants : la mer en furie ; le soleil ; mon petit vase à fleurs.

En 3^{me} classe, les élèves mettent environ vingt minutes au développement de chaque sujet, écrivant presque correctement dès la première année. Il faut bien dire que les difficultés orthographiques en italien sont loin d'être aussi épineuses qu'en français. Cependant, la langue offre aussi un travail sérieux à ces enfants, qui parlent le dialecte en dehors de l'école.

Il est des jours où certaines fillettes développent deux ou trois sujets. Les dialogues et la fable attirent depuis un mois les faveurs de la 3^{me} classe. La fable est presque toujours illustrée par un dessin et le dialogue étudié et récité spontanément.

En général, les compositions des élèves de Santa Maria révèlent combien la liberté d'expression est respectée. Chaque enfant sait mettre l'accent sur ce qui l'a le plus frappé, suivant son caractère, son tempérament. Une autre caractéristique de ces travaux est le développement extraordinaire du sens de l'observation qui s'y fait jour. Les différents exercices auxquels ces fillettes ont été initiées dès l'âge de trois ans, leur ont fait pénétrer la nature dans toutes ses manifestations de couleurs, de formes, de sons, de bruits divers. Ces notions se sont gravées dans leur esprit et se révèlent ensuite dans

leur pensée écrite, avec une sûreté, une exactitude remarquables. Nature et vérité transparaissent dans ces morceaux littéraires et poétiques, qui sont souvent de vrais petits chefs-d'œuvre, quand on pense à l'âge de leurs auteurs.

Voici la composition¹ d'une enfant de sept ans, où chacun pourra constater, sans qu'il soit nécessaire d'insister, quel rôle l'observation joue dans sa vie :

LA MIA BAMBOLA.

A me piace tanto a giocare alla bambola. La mia bambola ha i capelli biondi, gli occhi celesti, ha l'abito di seta rosa, le calze nere di lana, le scarpe di pelle bianca. La cuffia celeste di velluto. La mia bambola ha il lettino, la copertina di pizzo. E a nome Cecilia. Ha la sottana bianca, la camicia bianca, le mutande bianche. La mia bambola ha la carrozzetta di pelle celeste. Ha i capelli lunghi, è grande, porta il nastro bianco.

Encore une composition où on peut noter la même finesse d'observation, chez une autre fillette du même âge :

PASSA IL TRENO.

Il treno fa rumore. Il treno conduce i feriti. Il treno va in fretta. Il treno conduce tutta la gente. Il treno manda tanto fumo. Il treno trasporta la legna. Il treno trasporta la gente d'un paese all'altro e d'une città all'altra. Il treno conduce le lettere e i pacchi. Il treno si ferma alla stazione per lasciar venir giù la gente e lasciarla andar sù. Il treno va a Bellinzona, a Milano, a Chiasso, a Lodrino, a Lugano, a Locarno.

* * *

Voici maintenant un exemple de saynète imaginée par une fillette de 8 ans, d'après le sujet : « La mamma ammalata », qu'elle avait choisi dans la collection.

LA MAMMA AMMALATA.

Maria — Mamma — Dottore.

Maria. — Cara mamma, ti do la medicina ?

Mamma. — No, Maria, non l'ho di bisogno.

Maria. — Dunque che vuoi ?

¹ Nous avons tenu à fournir le texte des compositions en italien, pour garder intégrale la forme donnée par l'enfant.

Mamma. — Mariuccia, vuoi farmi un favore ?

Maria. — Che vuoi Mamma, sai bene che io faccio volenterie i piaceri a tutti.

Mamma. — Ebbene, va in cucina, scopala e mettila in ordine, perchè deve venire il dottore a visitarmi, e se vede la cucina in disordine, chissà che dirà ?

Maria. — Vado subito senza farmelo dire due volte.

Maria. — Mamma, c'è qui il signor Dottore che vuol visitarti.

Mamma. — Conducilo pure in camera.

Dottore. — Buon giorno, Signora.

Mamma. — Buon giorno, Signor Dottore.

Dottore. — Sai Maria ? La mamma è guarita.

Maria. — Grazie, Signor Dottore.

Maria. — Cara mamma, presto sarai guarita. Oh ! come saro contenta. T'o un bacio.

La gradation suivie dans la rédaction à travers les années se révèle constamment la même chez tous les élèves. En première année, ce sont simplement des mots sans articles, puis avec l'article, ensuite viennent les phrases détachées, puis peu à peu un plus grand nombre d'idées viennent se grouper autour du même sujet. Les enfants ne font pas usage du pronom en première et en deuxième année ; en troisième, elles l'emploient depuis quelques mois. L'étude de la grammaire entraîne naturellement avec elle le progrès dans la rédaction.

Le dessin joue aussi un grand rôle dans la vie de l'école. Il est basé comme dans les Asili, sur les formes géométriques et l'observation de la nature ; il continue à être individuel. Peu à peu, on s'achemine vers la stylisation et la décoration.

D'après ces quelques données, nous pouvons voir déjà que le travail individuel ne nuit pas à la réalisation d'un programme étendu, pouvant être proposé à des classes primaires. Au contraire, il permet une acquisition parfaite et sûre des connaissances à assimiler. Après comparaisons faites, un plan d'études, considéré comme normal pour des enfants de 6 à 10 ans est dépassé et de beaucoup dans les classes montessoriennes de Santa Maria.

Sous la direction intelligente et distinguée de Sœur Irène Curti, ces expériences, exécutées par des maîtresses très com-

pétentes, pourront servir de base pour l'extension de la méthode dans les autres écoles primaires du pays.

Je regrette d'être si brève dans le compte-rendu que j'en donne ici. Mais les portes de Santa Maria sont ouvertes à tous ceux qui s'intéressent au travail qui s'y accomplit, et qui désirent de plus amples renseignements. Il suffit de n'y pas venir comme moi, pendant les vacances !

P. S. (25 juin 1920) : Depuis que j'écrivais les lignes ci-dessus, j'eus l'occasion de voir les cinq classes montessoriennes de Santa Maria en activité. Elles sont réunies sous la direction de deux maîtresses, dont l'une a les deux premières années (6 à 8 ans) et l'autre les trois suivantes (8 à 11 ans). J'ai pu constater, comme dans toutes les écoles où règne la liberté, la même vie, la même ardeur au travail, le même effort joyeux de la part de chaque élève. J'ai assisté, par exemple à une leçon d'histoire sur les lacustres, donnée à l'aide d'un tableau, et dans laquelle toutes les questions sont parties des élèves.

J'ai admiré aussi la tranquillité absolue qui règne dans les classes des plus grandes, tranquillité et silence, non imposés par la maîtresse, mais voulus par les enfants qui en ont senti toute la valeur.

Les examens qui ont eu lieu le 22 juin cette année et qui ont porté sur les différentes matières du programme, ont prouvé que chaque enfant avait acquis et possédait à fond des connaissances plus nombreuses et surtout plus sûres que ceux des classes primaires correspondantes.

L'examen de la classe des grandes (8 à 11 ans) a duré pendant quatre heures consécutives, sans récréation. De nombreux parents y assistaient, les fillettes étaient occupées comme en un jour ordinaire à leurs différents travaux: dessins, composition, calcul, lecture, circulaient dans la classe suivant les besoins. L'une après l'autre elles furent appelées devant le jury et interrogées sur le travail de l'année, et retournaient ensuite reprendre leur devoir commencé. Je n'ai pas su remarquer de trace de fatigue ou d'énerverement chez ces enfants qui avaient l'air tout à fait à leur aise soit devant les experts, soit devant leur table ou leur tableau noir. La sûreté et la souplesse des mouvements surtout sont remarquables chez ces enfants qui dès l'âge de trois ans ont eu le bonheur de vivre dans l'école comme ils vivent dehors, libres et heureux.

La seule expérience de ces examens devrait suffire à convaincre ceux qui doutent encore que la liberté puisse exister dans une école sans qu'elle soit synonyme de désordre et d'anarchie. On peut constater aussi que des programmes, soi-disant chargés, sont parcourus sans peine et sans traces de surmenage par ces enfants qui ont toujours choisi librement leur voie, qui ont pu travailler selon leurs forces et sans perdre de temps à attendre leurs camarades. Ils ont acquis le goût du travail personnel et c'est la plus belle des choses qu'une école puisse laisser pour la vie laborieuse qui attend chacun de ces enfants.

A Muzzano.

Muzzano est un petit village, à une demi-heure de Lugano, enfoui dans la verdure de ses châtaigniers, au bord de son lac tranquille, qui dort parmi les roseaux.

Son école primaire, placée sous la direction de M^{lle} Maria Alberti, est devenue aussi un foyer de bonheur et de vie intense, bien qu'elle ne soit pas installée dans une de ces délicieuses maisonnettes qui font des Asili d'Infanzia de vrais petits paradis pour enfants.

M^{lle} Alberti a sa classe de petits de 6 à 9 ans au rez-de-chaussée de la maison d'école. L'entrée n'a rien d'attrayant ; quand on ouvre la porte, on se dit : que c'est vieux, que c'est pauvre ! Une toute petite chambre, le sol pavé de briques, trois fenêtres, quelques bancs de toutes grandeurs et de tout âge, parlant de fatigue plus que de confort, une table pour la maîtresse, deux ou trois chaises, deux armoires et c'est tout. Mais tout cela ne vous arrête qu'un instant, tant on est frappé d'emblée par la grande activité sérieuse et le calme absolu, impressionnant, qui règnent à la fois dans ce monde d'enfants, dont pas un n'est inoccupé.

Deux ou trois lisent, deux autres font de l'arithmétique au tableau noir ; trois bambins sont assis par terre, occupés à résoudre des questions de calcul qu'ils se posent eux-mêmes à l'aide des perles. Un tout petit s'exerce à reconnaître les lettres en suivant leurs contours sur les cartons où elles ont été collées, après avoir été découpées dans du papier d'émeri ; un autre s'exerce à écrire des mots, d'autres encore font une

dictée. Une fillette a pris un jeu de grammaire ; elle a devant elle un texte, cherche les mots qui le composent, dans les casiers où ils sont classés par ordre de valeur, et portent une couleur différente suivant qu'ils représentent l'une ou l'autre des parties du discours. Quand elle a fini, elle prend son cahier et commence à faire son analyse par écrit. Sur tous les visages est empreinte une expression sérieuse, réfléchie, qui s'éclaire tout à coup et s'épanouit quand l'effort soutenu a abouti à une découverte.

Malgré le va et vient que nécessitent les diverses occupations, tout s'effectue avec ordre et sans bruit. Les enfants, bien que chaussés de lourds « zoccoli », se meuvent avec grâce et légèreté ; sans que la maîtresse ait eu besoin d'intervenir, ils se sont rendu compte d'eux-mêmes qu'une des conditions du bon travail réside dans le silence qui l'entoure.

Si un enfant lit ou calcule un peu trop haut, on entend quelqu'un qui dit gentiment : « Ecoute, tu me déranges. » Et tout de suite la voix se fait plus basse. Les plus grands aident et entraînent les plus petits, une atmosphère de solidarité s'établit entre tous ; et c'est beau de voir comment les uns savent se réjouir du progrès des autres. En même temps, ils ne peuvent pas voir quelqu'un rester inactif. Un jour, une fillette écrivait sur son ardoise et faisait lire à l'intéressé : « Il Pedrazzini Ugo continua a voltarsi indietro. Un momento dopo si volta della parte di là, dopo si volta di qui. Dopo non impara niente¹. » Ainsi, ceux que le manque de discipline effraie, quand on parle d'enfants libres de s'occuper comme ils l'entendent, ceux-là peuvent se tranquilliser, la discipline existe. Ce n'est naturellement pas cette discipline de l'immobilité, qui fait ressembler les enfants à des automates, dont le maître aurait en mains la clé de tous les ressorts. C'est la discipline que chacun s'est imposée à lui-même, qui consiste dans l'unique loi caractéristique de la vie : le mouvement, l'activité, et qui fait que chacun apprend à soumettre ses actes à un but déterminé. Car, dit encore Mme Montessori, dans son « Auto educazione », l'école moderne ne doit pas naître pour servir une science, mais elle doit naître au service d'une humanité vivante.

¹ Hugo Pedrazzini se retourne continuellement. Tantôt il regarde de ci, tantôt de là. Ainsi il n'apprend rien.

L'expérience faite par M^{lle} Alberti, comme du reste celles de Santa Maria, font tomber une autre objection que l'on fait à l'école moderne ; c'est que les enfants pouvant se livrer librement et aussi longtemps qu'ils le désirent à l'activité qu'ils ont choisie, personne ne peut garantir qu'ils acquerront alors le minimum de connaissances requises par les diverses matières du programme. A ce propos, il convient de citer quelques lignes d'une relation de M^{lle} Bontempi sur l'école de Muzzano (parue dans l'*« Adula »* du 21 juin 1919).

« Les enfants dirigés de cette façon et guidés vers l'utilisation de leur meilleure force, qui est la joie de découvrir librement et de connaître, dépassent avec une grande facilité le programme, comme j'en ai eu la confirmation, une fois de plus, l'autre jour à Muzzano, dans les exercices de lecture, composition, copie, dictée, spécialement de calcul, qu'ils avaient choisis eux-mêmes.

» Les calculs qu'ils arrivent à résoudre, qu'ils se posent eux-mêmes, sont tout simplement merveilleux et propres à renverser toutes nos théories au sujet de cet enseignement.

» Du reste, un des nombreux épisodes que m'a rapportés la maîtresse prouve une fois de plus que si l'enfant, dans la voie de son développement, suit sa propre route, il tend de toutes façons à cette harmonie finale que nous lui avons à priori fixée comme nécessaire, l'étudiant et la reconstituant de l'extérieur.

» Il s'agissait d'un enfant qui passait des jours entiers à lire ; ceci surprit un de ses camarades qui le réprouva en écrivant au tableau noir : « Giovanni ne fait que lire, quand et comment apprendra-t-il l'arithmétique ? » Et l'autre : « C'est vrai que je ne fais que lire, mais quand je commencerai à faire de l'arithmétique, d'un grand saut, je vous rattraperai tous. » Et ce fut le cas, me dit la maîtresse.

» Du reste, la limite du programme n'est pas l'essentiel ; l'essentiel est la façon d'apprendre, d'élaborer, de conserver les différentes connaissances, et cette manière-là, au point de vue psychologique, est la meilleure.

» Habitués à agir pour leur propre compte, à penser, à réfléchir, à posséder les idées, par les choses et l'action, ils en éprouvent le sens complet ; et comme ils reprennent d'un jour à l'autre, spontanément, leurs occupations, au point

même où ils les ont laissées, ils pensent continuellement à ce qu'ils ont appris et en font tout de suite l'expérience pratique dans la vie.

» Un enfant qui avait lu quelque chose sur la baleine et sa longueur, alla spontanément, avec un de ses compagnons, mesurer cette longueur sur un sentier dans les prés, pour s'en faire une idée précise.

» Un autre, qui avait demandé un jour la carte du Tessin, passa deux jours entiers à l'étudier. Puis, pendant les vacances de Pâques, il écrivit à sa maîtresse, alors à Lugano, lui demandant le nombre des habitants de tous les villages de son district et, à la rentrée des classes, il les lui répéta par cœur. »

* * *

Il est inutile de répéter combien les enfants tiennent à leur école. Ce n'est qu'à regret qu'ils quittent leurs occupations ; pour s'en rendre compte, il suffit de les voir sortir un à un, pensifs et réfléchis. Ce ne sont pas des bousculades et des cris comme à la sortie des classes qui ont été tenues par une main de fer, et qui ont la réputation d'avoir une discipline parfaite durant les heures de travail.

J'ai eu le plaisir de passer une journée dans l'école de M^{lle} Alberti. Après le dîner, quand nous sommes rentrées pour la classe de l'après-midi, nous avons trouvé tous les enfants déjà à leur place, dans un silence absolu, comme s'ils n'avaient jamais interrompu leur travail depuis le matin. Là, pas besoin de faire un règlement interdisant aux enfants l'entrée de la classe avant l'arrivée du maître ! Le problème des punitions et récompenses n'existe pas. C'est la vraie auto-éducation, grâce à l'intervention du matériel, merveilleusement adapté aux besoins d'activité de l'enfant et répondant à son degré de développement.

A Muzzano, ce matériel n'existe pas, et M^{lle} Alberti a le mérite d'avoir passé bien des heures de vacances et consacré ses veilles à le préparer d'après les indications fournies par M^{me} Montessori, et aussi d'après sa propre initiative, pour les adapter au développement de certains enfants, qui demandaient des exercices spéciaux.

M^{lle} Alberti a fait connaissance de la méthode Montessori à Milan, où elle s'était rendue pour s'initier à l'éducation des

anormaux. Elle eut l'occasion de visiter les écoles primaires montessoriennes de la Société « Umanitaria », et fut tellement frappée des résultats obtenus qu'elle se décida à abandonner son premier projet, pour diriger ses expériences vers l'application de la méthode Montessori dans une classe primaire de village.

Les résultats qu'elle a obtenus montrent à quel point elle y a réussi, surtout quand on pense qu'il s'agissait d'une simple petite école rurale, dépourvue de tout confort et de tout matériel, et que les enfants y arrivent sans avoir passé par un Asilo.

On ne peut qu'admirer l'œuvre de M^{lle} Alberti, qui a eu le courage de mettre dans le cadre moyenâgeux de l'école de Muzzano, ce foyer de vie et de lumière que devient une classe sous l'inspiration des principes montessoriens.

Les récents examens faits par l'inspecteur de la contrée, M. le professeur Salvatore Monti, en qui M^{lle} Alberti a trouvé un appui intelligent et précieux, ont donné des résultats si brillants, comparés à ceux obtenus dans les meilleures écoles du canton, que l'expérience de Muzzano a la vie assurée et que cet exemple en entraînera d'autres à sa suite¹.

Ce mouvement doit s'étendre. L'œuvre si noble et si belle accomplie par les Asili d'Infanzia l'appelle et le mérite.

Bellinzona, août 1919.

A Osogna.

Quand nous disions, l'année dernière, que l'essai tenté à Muzzano en entraînerait d'autres à sa suite, nous ne pensions pas que l'exemple serait suivi de si près.

¹ A titre d'information, il faut ajouter que si ces expériences ont pu être effectuées au Tessin, elles le doivent à l'appui intelligent qu'elles ont rencontré dans les milieux scolaires et intellectuels du pays. A côté de l'aide que leur a fournie le Département de l'Instruction publique, elles ont rencontré aussi l'appui moral de la revue pédagogique *l'Educatore*, de Lugano, qui fut la première à illustrer, par plusieurs beaux articles, la nouvelle méthode éducative Montessori. M. le professeur Carlo Sganzini, directeur des Ecoles normales, esprit cultivé et d'une haute intelligence, s'en est occupé aussi d'une façon très suivie. Il vient de demander au gouvernement, en vue de réformes dans les Ecoles normales, des subsides spéciaux pour l'école rurale de Muzzano, rénovée d'après les principes montessoriens.

Mais M^{lle} Alberti avait une sœur !

M^{me} Giovannina Mattei-Alberti, dirigeant à Osogna la division supérieure de l'école primaire (enfants de 11 à 14 ans) eut l'idée elle aussi d'entreprendre la grande réforme. Et pourtant les écoliers qui lui étaient confiés avaient fait toutes leurs premières années de scolarité sous l'ancien régime. Il fallait donc avoir un peu peur qu'un bouleversement à ce moment-là n'aménât du désordre et de l'anarchie. Mais M^{me} Mattei ne recula pas devant la difficulté.

Une visite à Muzzano et l'étude de l'ouvrage : « Autoeducazione nelle scuole elementari » de M^{me} Montessori l'aiderent dans son entreprise. Elle agit très prudemment, laissant d'abord la liberté de travail aux élèves les plus avancés, puis, quand un noyau de bons éléments fut ainsi formé, le reste de la classe acquit peu à peu la même indépendance.

Non, les enfants, libres de choisir leurs occupations ne sont pas livrés à l'anarchie. Ils acquièrent, au contraire, la maîtrise d'eux-mêmes ; ils savent se servir de leur volonté, contractent ainsi cette obéissance intérieure qui leur permet de se plier sans révolte aux exigences de la vie et de la société.

C'est ce que j'ai pu constater, une fois de plus, à l'école d'Osogna qui, depuis octobre dernier, a adopté les principes montessoriens, sans que le matériel y existe au complet, sans que les enfants y aient été préparés dès leur plus tendre âge.

Et cette fois-ci, ce n'est pas que le soleil tessinois ait contribué à me faire voir tout en rose dans ce pays où fleurit le bonheur des petits enfants. Au contraire, le jour où M^{lle} Bon-tempi me conduisit à Osogna, le ciel était bas, la pluie, chassée par un vent violent, nous trempa complètement pendant le trajet de la station au village, le long du Tessin, qui roulaît des flots lourds et boueux.

L'impression que l'on reçoit en entrant dans l'école de M^{me} Mattei est la même que dans toutes les écoles d'enfants libres ; on y sent une activité intense ; le sérieux et la réflexion sont peints sur les visages, éclairés en même temps par un rayon de joie profonde.

Trente-cinq enfants, garçons et filles, sont au travail. Notre entrée ne les trouble nullement. Ils s'absorbent bien vite dans leurs lectures, devoirs divers d'arithmétique, de grammaire, recherche des mots dans le dictionnaire, etc. Le tableau noir

se couvre de calculs. Devant la carte de géographie du canton du Tessin, trois garçons suivent le cours des rivières, remontent les vallées pour découvrir les sources, se questionnent, rivalisent de zèle pour compléter leur étude.

Les enfants de l'école Montessori n'ont pas de manuels, mais ils ont à leur disposition une bibliothèque. Celle de l'école d'Osogna n'est pas très riche encore ; elle compte une quinzaine de volumes que les enfants vont choisir eux-mêmes quand ils ont envie de lire. Pendant notre visite de l'autre jour, M^{me} Bontempi demanda aux enfants, qui avait lu « *I promessi sposi* », de Manzoni, et qui pourrait nous en raconter quelque chose. Aussitôt un garçon de 12 ans se lève et commence à nous faire le résumé de ce livre, avec une ardeur et une sûreté sans pareilles. Il déroula devant nous toute la trame du récit. A un moment donné, le petit orateur, à bout de souffle, s'arrête un instant. Alors un malicieux voisin de dire : « Il n'y a plus de benzine. » Lui, indigné qu'on pût le croire à court, reprit de plus belle et continua jusqu'au bout. Cet exposé si net, si clair, dura vingt-cinq minutes !

Mais un autre garçon de 11 ans, qui n'était pas satisfait de la façon dont un des épisodes avait été relaté, le reprit en le développant dans tous ses détails.

Ceci se dispense de commentaires et fait disparaître toutes craintes au sujet d'un programme qui pourrait n'être pas rempli si les enfants sont seuls maîtres de leurs études. Ici, comme à Muzzano, chacun se perfectionne tout seul.

Mais ce qui m'a permis d'apprécier davantage encore, si c'est possible, la valeur de la liberté pour l'école de l'avenir, c'est la lecture des travaux de rédaction faits par les enfants de 11 à 14 ans de l'école d'Osogna.

On sent si bien que la liberté de mouvement a entraîné avec elle la liberté de pensée et la liberté d'expression, qu'on ne peut s'empêcher de s'écrier : La voilà ! la vraie école, l'école dans la vie, l'école pour la vie.

Et je ne puis résister au plaisir de citer ici quelques-unes de ces compositions prises au hasard dans le journal de classe (où chaque jour quelqu'un écrit ce qui s'est passé d'extraordinaire à l'école, au village, à la maison), dans les cahiers de rédaction (où chaque enfant développe le sujet qui lui plaît), dans le cahier contenant les monographies des animaux sau-

vages de la contrée (dans lequel une dizaine d'élèves ont décrit l'animal qu'ils connaissaient le mieux).

Ces travaux révèlent, en même temps que le genre de vie des habitants du pays, leur attachement au sol qui les nourrit, à la nature sauvage avec laquelle il faut lutter.

La visite de Monsieur le syndic.

Aujourd'hui, M. le syndic Pellanda Severino est venu nous faire ses adieux. Il a beaucoup admiré nos dessins.

Il nous a dit qu'il était depuis 16 ans syndic de cette commune et que, pendant 8 ans, il en avait été secrétaire, de sorte qu'il a servi notre commune pendant 24 ans. Et alors, parce qu'il est très bon, il nous a dit ceci : « Maintenant, je suis vieux et je veux laisser ma place à un autre plus capable et plus jeune que moi. Je ne veux pas souhaiter à celui qui reprendra ma place tous les ennuis que j'ai eus. »

Oui, notre syndic a raison, et plus qu'e此 reason. Il a eu toutes les fatigues et tous les ennuis en si grande quantité qu'il faudrait un cahier entier pour les décrire : la troupe à loger, le rationnement des denrées monopolisées de chaque mois, la construction de l'Asilo, l'arrivée des pommes de terre, du foin, l'épidémie de grippe, de fièvre aphteuse et tant d'autres encore.

Dimanche prochain, on nommera un nouveau syndic, plus intelligent et plus instruit que lui, dit-il ! Mais un syndic comme le fut M. Pellanda Severino, on n'en trouvera pas. Il a servi la commune pendant 24 ans comme sa propre maison, pour le salaire de moins d'un centime.

Je lui ai toujours dit : « Bonjour, Monsieur le syndic ! » Comment ferai-je pour changer mon salut quand je le rencontrerai ? Et je ne serai pas le seul à être embarrassé.

C'est lui qui a écrit mon nom dans le registre des naissances.

Il a été honoré pendant de nombreuses années et Dieu veuille qu'il soit honoré pendant 100 ans !

Osogna, 31 mars 1920.

G. FAZZINI.

(14 ans.)

Mon pré.

(En tête de la rédaction se trouve un plan du pré.)

Le pré que j'aime le mieux s'appelle Predase. Au nord de mon pré se trouve celui de M. Pellanda Tommaso. Au sud se trouve la route qui conduit au pâturage, à l'ouest encore la même route et à l'est la route cantonale. Il est entouré d'un mur et d'une barrière.

Dans ce pré, il y a plusieurs saules et deux frênes. Il y a aussi un petit champ où les pommes de terre deviennent très belles. Nous l'avons défoncé il y a deux ans, au temps de la misère, où tout le monde avait peur de mourir de faim, et nous y avons planté des pommes de terre et des haricots. Mais il s'est trouvé de mauvaises gens qui nous ont volé tous les haricots.

Au sud-ouest du pré, il y a une croix de bois. Quand on fait les processions des Rogations, on s'agenouille là et le prêtre bénit la croix.

Mon pré donne beaucoup de foin, parce qu'il est dans une belle position. Comme il y fait bon dans les journées d'été, quand on y fait les foins, parce qu'on sait qu'on ne travaille pas pour rien ; le foin se donne aux vaches, et les vaches nous donneront du lait. Dans mon pré, il n'y a pas de canaux pour amener l'eau, et à cause de cela nous avons récolté très peu de foin l'année dernière, par cette grande sécheresse.

Autrefois, nous l'avions loué à mon oncle. Mais maintenant nous l'avons repris avec le mont Gaggio, parce qu'en vendant le foin on retire davantage qu'en louant le pré.

Osogna, 12 avril 1920.

GUIDI FEDERICO.

(12 ans.)

Le câble métallique qui part des Medei et arrive à Ranca.

(Là aussi un plan de la pente de montagne au-dessus de laquelle passe le câble servant à descendre le bois jusqu'au village. Le relief est marqué par des hachures.)

Ce câble allait premièrement de Sastuello à Polinario.

L'année passée, quand mon oncle a acheté la forêt d'aunes, entre trois hommes et moi nous avons traîné le câble aux Medei, où était le bois.

En 1919, on y a fait descendre plus de deux cent cinquante mille quintaux de bois.

Il est fixé en haut à un gros châtaignier. Il passe sur les monts de Valbaria, Bisciascritta, Rossei, puis près de la Froda, près de l'éclaircie, où se trouve le pivot qui sert à incliner plus ou moins le câble.

Combien de fois j'ai fait ce chemin rapide avec un pesant paquet de cordes sur les épaules, sous le brûlant soleil de juin et juillet. J'arrivais sur la montagne fatigué, essoufflé, tout en nage ; ma figure était comme du feu.

Depuis l'éclaircie, jusqu'à Bisciascritta, le chemin est meilleur, parce qu'il monte peu à peu. Mais, plus haut, quel maudit sentier ! Il est si raide que je devais me cramponner aux bruyères pour ne pas tomber. Mais en redescendant, je me reposais, je n'avais qu'à laisser courir mes jambes, tandis qu'avant, je devais faire de si grands efforts pour les faire grimper ; je suis sûr que si un bouquetin avait grimpé par là il aurait tiré la langue.

Maintenant, mon oncle a l'intention d'attacher le câble à Pönt, parce que beaucoup de gens du village ont du bois à descendre de là-haut.

Et en peu de temps et à peu de frais, ils auront ainsi leur bois presque à la porte de leur maison.

Beaucoup de montagnards, pour s'épargner la fatigue de descendre le foin des pâturages, le mettent en balles qu'ils suspendent par un crochet au câble et ainsi, en moins de rien, le foin glisse au village.

GIOVANNI FAZZINI.

On voudrait pouvoir les citer toutes, ces compositions d'enfants. Et je regrette de devoir m'arrêter déjà. Tout y passe comme dans un cinématographe, et si l'on veut avoir une idée complète de la vie et du caractère des habitants de la Riviera, de la Leventine ou de telle autre vallée alpestre tessinoise, il n'y a qu'à consulter la collection des petits écrivains de la classe de M^{me} Mattei à Osogna.

En feuilletant les cahiers d'arithmétique, on peut constater de même à quel point l'école est en contact avec la vie. Voici par exemple quelques problèmes que les enfants eux-mêmes se sont proposés :

« J'ai mesuré un pré aujourd'hui pendant la récréation au « Cancelllo ». Il a une longueur de 52 m. et une largeur de 19 m. 25. Si le m² coûte 0 fr. 80, combien coûte le champ ? »

« Aujourd'hui, entre midi et une heure et demie, j'ai mesuré deux champs. Le premier est situé en « Nasic ». Il est rectangulaire ; il a 24 m. 40 de long et 8 m. 20 de large. Le second est situé en « Cascello ». Il a la forme d'un triangle qui a 12 m. 35 de base et 12 m. 30 de hauteur. Quelle est la superficie de chacun de ces prés ? »

« A Osogna il y a un puits qu'on n'emploie plus, parce que nous avons des fontaines. Il est rempli au quart environ. Je voudrais savoir combien d'hectolitres d'eau il contient. Sa largeur est de 0 m. 60, sa longueur de 3 m. 14 et sa profondeur de 69 m. »

Et si vous avez peur que, parce que libre de choisir ses occupations, un enfant néglige l'une ou l'autre des branches du programme, ouvrez le journal de classe et vous verrez de quelle façon un camarade sait le remettre sur la bonne voie :

« Mario est là, une main sur le livre et l'autre appuyant sa tête ; son banc est couvert de livres.

» Regardez si cela ne lui ressemble pas ! (Ici est dessiné le portrait de Mario.) C'est la tête de notre camarade Mandozzi Mario, qui souvent lit le dictionnaire.

» Il lit, lit et relit, mais à force de lire il pourrait bien maintenant mettre un article dans le journal comme un avocat.

» Le livre de Pinocchio, il l'a déjà lu, la *Vita militare* aussi, *Fioretto* également ; enfin il a lu tous les livres de notre bibliothèque, qui en compte une quinzaine. Mais dans quelque temps, Reggiani Amilcare en aura fait autant ; lui aussi lit plusieurs heures de suite et il s'instruira ; un peu, cela va bien, mais trop c'est trop. »

La liberté, non seulement dans les écoles enfantines, mais dans l'école primaire n'est donc plus un mythe ni une utopie.

Tous ceux qui ont travaillé à cette œuvre de libération peuvent considérer la cause comme gagnée.

Une ère nouvelle s'est levée pour les heureux enfants du Tessin.

Et nous, quand en serons-nous là ?

Le Tessin nous a ouvert la voie.

Noblesse oblige !

LOUISE BRIOD.

Bellinzona, 15 avril 1920.

